

JEAN-CLAUDE MICHÉA démontre avec brio le lien profond entre libéralisme politique et économique.

L'anarchiste modéré

Common decency, « l'honnêteté ordinaire », voilà ce que, en référence à l'expression d'Orwell, préconise le philosophe Jean-Claude Michéa, auteur d'un nouvel essai chez Climats « sur la civilisation libérale » : *L'empire du moindre mal*.

Common decency, quésaco ? Une troisième voie, mais pas à la Tony Blair : celle qui consiste à diluer l'idéal de gauche dans le pragmatisme économique. A l'instar de l'auteur de 1984, Michéa fait le pari d'une société décente où le soin d'autrui ne saurait être occulté par l'abstraction d'un Marché tout-puissant. « Il s'agit, explique-t-il, d'une solution entre le culte du Bien qui mène au totalitarisme et l'homme égoïste dans un monde où le seul lien serait économique ou contractuel. Par "décence ordinaire", Orwell désigne une honnêteté ordinaire qui s'oppose à l'héroïsme libéral, l'individualisme forcé, mais aussi à l'héroïsme républicain qui ferait de tout citoyen un Brutus prêt à tuer père et mère. »

Pour une société décente. Né à Paris en 1950, Michéa a été nourri au sein d'une gauche ouvrière. « Dans la famille, aucun bachelier. J'ai été communiste non pas par rébellion mais par tradition. Je viens d'une dynastie communiste » (des parents qui se sont connus grâce à la Résistance, un père journaliste sportif à *L'Humanité* et une mère travaillant pour l'Ufi, l'agence de presse communiste). « L'été, c'était un mois en URSS où j'apprenais le russe et le catéchisme soviétique et l'autre en Angleterre où j'apprenais l'anglais et découvrais les Rolling Stones et les Beatles. » Etudiant en 1968 à la Sorbonne, il eut pour professeur Pierre Macherey, bras droit d'Althusser, et fraya un temps avec les « Mao » (« trop bourgeois ») avant de leur préférer Guy Debord et les situationnistes.

Décèlerait-on chez le doux « anar » quelques relents de nostalgie ? Du tout. Michéa, professeur de philo dans un lycée du centre-ville de

Montpellier, n'a pas non plus de rêve d'utopie fouriériste : « Je n'idéalise pas le peuple comme sujet politique. » L'admirateur de Marcel Mauss, le grand théoricien du don et du contre-don, assure pourtant que dans les milieux les plus modestes, comme dans les quartiers nord de la ville, on observe des solidarités comme nul part ailleurs. Chez Jean-Claude Michéa, le scepticisme de l'intelligence n'implique pas le renoncement à l'optimisme du cœur. S'il reconnaît avec les libéraux que les hommes ne peuvent s'entendre que sur la base du plus petit dénominateur commun, cette base ne devrait pas être le marché mais, « en amont », la société décente. « Ce n'est pas parce qu'au nom du Bien on a institué la dictature, qu'il faille jeter le bébé avec l'eau du bain. » Et de répéter à l'envi : « Ma théorie est orwellienne : je partage à cent pour cent la critique libérale de la théorie du Bien (si, par Bien, on entend une idéologie impliquant une idée de soumission à l'Eglise ou à l'Etat, etc.) mais ce que les libéraux n'ont pas compris c'est qu'on peut combattre la tyrannie du Bien tout en affirmant qu'un comportement égoïste a une valeur morale inférieure à un comportement généreux et en voulant réintroduire dans la société des vertus de base. »

Le libéralisme qui se targue de tant de lucidité a bien dénoncé l'utopie d'un homme bon, mais l'a substituée à une notion tout aussi illusoire : « L'idée d'un homme né de lui-même, un self-made-man, vivant dans un monde peuplé de Robinson Crusoe, seulement unis par le marché ou le contrat. L'homme déborde de toutes parts de cette mythologie robinsonienne. » Et Michéa d'enfoncer le clou : « C'est Milton Friedman (NDR, le chantre du néolibéralisme) qui a décrit avec le plus d'exactitude (ou de cynisme) la nature réelle de cette tolérance libérale, lorsqu'il célèbre dans le Marché le mécanisme magique permettant d'unir quotidiennement des millions d'individus, sans qu'ils aient besoin de s'aimer, ni même de se parler. »



Chez Jean-Claude Michéa, le scepticisme de l'intelligence n'implique pas le renoncement à l'optimisme du cœur.

Mais n'est-ce pas l'individualisme au cœur même du projet moderne qui est en cause ? Après *Impasse Adam Smith* (Climats 2002, Champs-Flammarion 2006) la critique de Michéa de la société capitaliste se poursuit avec, cette fois, une idée audacieuse : lier le libéralisme philosophique, celui des Lumières prônant les droits de l'individu et promu par les libertaires champions de la libération du désir (de gauche), et le libéralisme économique, celui des néolibéraux et du thatcherisme célébrant les forces du Marché (de droite). Alors Deleuze et mondialisation, même combat ? « Malgré toute admiration que je lui voue, la logique qu'il met en place conduit à s'articuler avec le libéralisme moderne. La déterritorialisation, l'anti-Édipe, la célébration du désir sont bien conformes au capitalisme mondialisé. »

Michéa se défend néanmoins d'être un antimoderne borné, ce n'est pas un néoaludite ni même un Finkelkraut, il n'a rien contre les jeux vidéo ou le téléphone portable. « Pas de permis, pas de voiture. Je suis pour un peu plus de décroissance », plaisante-t-il. Et pour le temps de parler et d'éprouver le lien car « la relation précède l'individu et l'homme est l'être dont l'incomplétude est structurale ». Et paraphrasant saint Augustin, Michéa résume sa philosophie : « Sois décent et fais ce que tu veux. »

SEAN JAMES ROSE

L'empire du moindre mal, Jean-Claude Michéa, Climats, 224 p., 19 euros, ISBN 978-2-0612-0705-9. Parution : septembre.